

Élisabeth A. Johnson : *Dieu au-delà du masculin et du féminin, Celui/Celle qui est*

Anita Caron

Volume 14, numéro 1, 2001

Égales devant la loi ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/058131ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/058131ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron, A. (2001). Compte rendu de [Élisabeth A. Johnson : *Dieu au-delà du masculin et du féminin, Celui/Celle qui est*]. *Recherches féministes*, 14(1), 123–125. <https://doi.org/10.7202/058131ar>

d'un modèle réalisé et unifié. Ma seconde question est simple : pourquoi l'auteur voit-il dans les « pathologies » de la famille contemporaine en Occident une *rupture* avec le « modèle familial moderne », caractérisé par « l'avènement de la société des individus » ? Pourquoi n'y aurait-il pas plutôt *continuité* entre les modèles moderne et contemporain ? Les processus d'individualisation qui s'instaurent graduellement dans les sociétés occidentalisées sont au cœur des changements profonds que connaît de nos jours la famille. Les parentés électives et multiples qui la caractérisent principalement sont à voir en continuité et pas seulement en rupture avec l'héritage de la modernité qui, selon la définition de Dagenais, est principalement marquée par l'avènement de l'individu. Si cet ouvrage me laisse, comme lectrice, aussi bien déconcertée que contrariée, c'est que dès le premier chapitre j'ai compris que l'intention de son auteur de créer de la polémique l'emportait souvent sur sa démarche de connaissance. Dommage.

RENÉE B.-DANDURAND

INRS-Urbanisation, culture et société

—● Elisabeth A. Johnson

Dieu au-delà du masculin et du féminin, Celui/Celle qui est.

Paris, Montréal, Les Éditions du Cerf, Paulines, coll. « Théologie et sciences religieuses. Cogitatio Fidei », 1999, 438 p.

C'est une somme impressionnante de réflexions théologiques que livre Elisabeth A. Johnson dans cet essai consacré à la recherche d'un langage approprié pour parler de Dieu, à la lumière de la réalité des femmes. Le but qu'elle poursuit est de communiquer un propos qui puisse « être compris à l'intérieur de la foi chrétienne » et, en même temps, favoriser une « praxis émancipatrice des femmes et des hommes » (p. 16).

Pour ce faire, elle fait appel au langage contemporain de la théologie féministe chrétienne et au langage traditionnel des écritures et de la théologie classique. Son ouvrage comporte quatre parties qui permettent, dans un premier temps, de situer le discours sur Dieu au croisement d'autres positionnements théologiques ; dans un deuxième temps, de mettre en évidence des matériaux pouvant favoriser un discours émancipateur sur Dieu ; dans un troisième temps, d'explorer une théologie de Dieu élaborée à partir de l'action vivifiante et rénovatrice de l'Esprit comme présence de Dieu dans le monde ; et, dans un quatrième temps, de dégager des symboles féminins ayant la possibilité d'exprimer le pouvoir créateur et relationnel d'un être qui vivifie l'Univers, qui partage sa souffrance, qui le sustente et qui l'étreint.

Au terme de son exploration, elle propose la formule « Celle qui est » comme symbole pouvant le mieux signifier que Dieu n'est pas foncièrement mâle, que les femmes sont vraiment créées à l'image de Dieu et que le recours à des métaphores féminines permet d'exprimer Dieu de manière aussi intégrale et aussi finie que le recours à des métaphores masculines.

Son argumentation très serrée est largement documentée et puise aux sources les plus autorisées de la tradition chrétienne toujours revisitées, par ailleurs, dans

une perspective féministe qui leur donne une dimension nouvelle. Les expériences multiples de femmes de toute condition occupent une place privilégiée dans la reformulation de ce discours sur Dieu qui se veut inclusif et à l'image de l'ensemble de la race humaine.

L'approche qu'elle retient s'appuie sur la conviction que « seule une symbolisation de Dieu intégrant toute la réalité des femmes, toute la réalité des hommes », de même que celle du monde de la nature, peut « permettre de briser la fixation idolâtrique sur une image unique » (p. 94) et faire apparaître pour notre époque l'acceptabilité d'un mystère dont l'émergence doit nécessairement s'accompagner de la libération de tous les humains et de la planète entière.

On comprend dès lors l'importance qu'elle donne à un discours peu usuel sur un « Dieu qui souffre ». Ce langage entraîne une reformulation obligée de la notion de toute-puissance. Développé selon une interprétation féministe, il fait appel, entre autres, à « l'expérience capitale des femmes qui mettent en œuvre des forces personnelles insoupçonnées au milieu des écueils de leur vie » (p. 417). Il évoque « l'énergie d'une mère qui favorise le développement personnel de ses enfants, la flamme d'une prédicatrice qui fouette la dignité des gens de sa communauté ; l'invention de l'artiste qui façonne un monde avec des mots, des matériaux et du mouvement ; la rigueur des championnes de la justice qui dénoncent les iniquités personnelles et structurelles et travaillent à les corriger ; le courage des femmes malades, seules, écrasées qui cherchent à tisser des liens et à œuvrer ainsi pour le bien d'autres personnes » (p. 417).

Ce discours sur « Dieu qui souffre » est donc associé à une critique de situations qui déshonorent les femmes et, en même temps, tous les humains et toutes les créatures vivantes. Il s'appuie sur le concept d'un Dieu trine, mystère vivant de relation qui « présente de fortes affinités avec l'appropriation de leur propre relationnalité que réalisent les femmes comme mode d'être-au-monde » (p. 339). Un tel discours contrecarre donc explicitement « la focalisation typique du théisme classique sur l'être-unique de Dieu exploité de manière généralisée en un sens patriarcal » (p. 339). La relation mutuelle, l'égalité radicale, l'unité d'une communion dans la diversité inhérentes à la symbolique d'un Dieu trine ne peut en effet s'accommoder de l'idée patriarcale d'un absolu fermé sur lui-même.

Il s'agit, nous le voyons, d'une interprétation « de la plénitude de l'être qui inclut plutôt que d'exclure les relations authentiques, réciproques avec d'autres êtres différents », « d'une configuration d'existence qui valorise la relationnalité et la compassion plutôt que l'isolement » et « d'une intelligence du pouvoir qui voit son déploiement optimal dans des actions collégiales dynamisantes plutôt que dans un exercice vertical du commandement » (p. 351).

Pareil discours sur Dieu s'inscrit dans la perspective des expériences relationnelles auxquelles les femmes donnent priorité et « valorise une dialectique entre Dieu et le monde qui protège la différence tout en préservant la relation » (p. 353). Il bouscule donc toute structure, toute attitude ayant pour objet d'établir « la supériorité des hommes en situation de pouvoir sur la foi de leur prétendue ressemblance plus grande avec Dieu » (p. 377).

Un langage approprié sur Dieu, conclut Élisabeth A. Johnson, est un « langage qui intègre les multiples histoires des femmes dans les multiples histoires de Dieu que racontent les traditions juive et chrétienne » (p. 378). L'idée de Dieu est multi-

ple, rappelle-t-elle. Cette idée est toujours également « le produit d'une culture liée à une époque, à un lieu donné » (p. 423). Elle ne saurait en conséquence ignorer « l'expression de l'écheveau multiple de l'expérience des femmes » (p. 420).

L'auteure dédie son livre à sa mère, à sa marraine et à sa grand-mère, « trois femmes dont l'affection l'a nourrie », et dont la bonté a fondé « sa conviction concernant l'aptitude des métaphores féminines à traduire le mystère de Dieu » (p. 426). L'ouvrage, qui comporte un index des noms cités et un index thématique, a reçu le Louisville Grawemeyer Award, le prix le plus prestigieux aux États-Unis dans le domaine de l'édition religieuse.

ANITA CARON

Université du Québec à Montréal

—● Louise-L. Larivière

*Pourquoi en finir avec la féminisation linguistique
ou à la recherche des mots perdus.*

Montréal, Éditions Boréal, 2000, 149 p.

*Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.*

Vérité devenue banale qui relève maintenant du cliché, et pourtant ! Pour aider à dire la conception du monde des femmes, les linguistes d'ici se sont lancés à la conquête du français. De sa morphologie plus précisément, pour rattraper les formes alternantes perdues, pour rétablir les formes méprisées, contraintes, et même pour proposer un nouveau suffixe aujourd'hui installé. De sa dicibilité offerte par la néologie grammaticale, pour développer une nouvelle manière de dire le monde. Cette affirmation linguistique qui vise à permettre de dire en français, sans contraintes formelles, la réalité féminine a entraîné un bouleversement, un changement de la norme linguistique qui a soulevé et soulève encore des passions et qui a permis aux observateurs et aux observatrices d'analyser toutes les étapes du phénomène qui a son siège d'abord dans le sujet parlant bien sûr, acteur, orateur, scripteur, mais qui déborde sur l'aspect social du phénomène du langage. La féminisation linguistique demeure un cas de changement linguistique complexe mais combien unique de par sa prégnance sur la réalité sociale.

Voici un petit ouvrage de vulgarisation accessible à tous ceux et celles que l'image de la femme telle que la représentation linguistique la propose en langue française intéresse. C'est une sorte de synthèse format poche des réflexions, considérations, lieux communs, arguments en tous genres qui ont accompagné le changement linguistique échelonné sur les 30 dernières années, changement tout à fait déterminant et innovateur, que représente la féminisation des titres et des textes. À la lecture du titre cavalièrement coiffé de l'interrogatif *Pourquoi en finir avec...* où l'on attendrait le locutionnel *Pour en finir avec...*, on reconnaît la marque de Louise-L. Larivière, femme déterminée qui opte volontiers pour la formule fracassante, délibérément provocante. La question étonne par son caractère équivoque. Veut-on vraiment en finir avec la féminisation ? Mieux encore, pourquoi s'interroger